



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Lorsque, durant les brillantes soirées de l'hiver, nous voulions trouver la mode dans son plus brillant essor, c'était à l'Opéra, au Théâtre-Italien, aux raouts les plus nombreux, que nous allions puiser des modèles tout composés d'or, de soie et de cachemire; aujourd'hui, pour rendre un compte non moins exact du costume en vogue, c'est aux courses de chevaux qu'il faut aller saisir une robe de mousseline couverte de délicates broderies, un chapeau de paille orné de longues plumes blanches. Le bois de Boulogne, le Champ-de-Mars, les steeple-chases organisés aux environs de Paris, ne suffisent même plus au goût chevaleresque qui s'est emparé de notre société fashionable. — Voici les antiques forêts de Chantilly, les vieux manoirs des sei-

gneurs suzerains, qui sont choisis maintenant pour théâtres des plaisirs qui illustrent le nom d'Epsom chez nos voisins d'outre-mer. Chantilly vient prêter la magnificence de ses dômes, ses pompes et ses enchantemens, ses pelouses aux tapis veloutés et ses larges nappes d'eau, à un genre de fête qui n'agita point jusqu'ici sa royale tranquillité. — Chantilly, désigné pour les courses de nos plus célèbres chevaux, voit arriver l'élite des écuries de M. le duc d'Orléans, MM. Rieussec, Fasquel, etc., etc., qui viennent disputer le prix aux plus fameux coursiers arrivés tout exprès de Belgique pour concourir avec nos chevaux indigènes. Afin de rendre cette cérémonie plus attrayante par la présence de nos femmes les plus à la mode, des tribunes élégantes avaient été dressées pour contenir la foule des curieux qui avaient, depuis un mois, fait retenir leurs places. Toutes les

maisons étaient louées et encombrées. A peine si, dans les villages environnans, on serait parvenu à trouver place pour une nuit. C'était une folie, une rage, une *fashion* en un mot. Chacun voulait être parmi les élus ; chacun voulait voir, et l'impossibilité n'était qu'un aiguillon de plus pour le désir.

Après la course du 17, un bal de souscription s'ouvrit dans une vaste salle décorée avec goût. Les éperons et les fouets firent place aux bas de soie et aux gants glacés.

— Pour cette *partie de campagne*, qui fut plus resplendissante qu'aucun bal de ville, on avait fait des frais de toilette qui dépassaient ce qu'aurait pu coûter la plus belle parure d'hiver. Rien n'absorbe, on le sait, autant d'or que le luxe des broderies et des dentelles, et tout ce que l'on a vu dans ce genre aux fêtes de Chantilly était incalculable. Pour assister aux courses, c'étaient des peignoirs de mousseline doublés de taffetas paille, rose ou lilas, les uns enrichis de broderies de Paris, les autres garnis de dentelle, d'autres semés de petits bouquets au plumetis. Puis des pélerines longues, rondes, pointues, enfin dans tous genres, mais étonnantes par la perfection de l'ouvrage. On voyait beaucoup de mantelets-pélerines longs, en mousseline brodée, et garnis de haute dentelle.

Quelques mantelets avaient même une double rangée de dentelle prenant de chaque épaule et entourant le dos, tandis qu'à partir des épaules jusqu'au bas des pans des devans, la dentelle était simple et légèrement froncée. Sur les deux parties du devant qui se rapprochaient, une simple petite dentelle très-basse. La plupart de ces mantelets étaient attachés sur le devant par cinq nœuds de la couleur de la doublure du mantelet. Les doublures de taffetas paille étaient les plus nombreuses.

— On voyait aussi force redingotes en batiste brodée sur des jupons de batiste

brodée, que laissaient toujours apercevoir les pans de la redingote qui flottaient ; les pélerines de ces redingotes étaient à double rang, garnies de valenciennes. Il y en avait d'une telle hauteur et d'une telle finesse qu'on pouvait évaluer de quinze à dix-huit cents francs la valencienne qui les entourait.

— De charmantes redingotes en taffetas écossais de couleur grisâtre étaient portées par des femmes un peu moins jeunes. Cependant rien de plus gracieux que ces redingotes laissant voir les dentelles et broderies du jupon, et accompagnées d'un collet magnifique en point, puis d'une étole écossaise et d'un chapeau de paille orné de plumes blanches.

— Dans cette réunion, on a pu juger *la mode* des chapeaux dans son plus grand apogée, et certes il n'est plus de doute sur le règne immuable des chapeaux en paille de riz et paille d'Italie. Reste la distinction de la coupe, la grâce des ornemens, et sur ce point il a été facile de reconnaître foule de charmans chapeaux sortis des magasins de M^{me} Larochelle, qui porte sur ses modes d'été comme sur celles d'hiver un type de bon goût et d'heureuse nouveauté, qui consolide, s'il est possible, sa réputation si bien méritée. Tandis que M^{me} Larochelle s'occupe à confectionner dans cet instant les chapeaux légers qui paraissent à Paris, elle expédie à Londres les turbans et les modes pompeuses qui brillent aux réunions de cette saison. Les élégantes anglaises rendent de leur côté un hommage non moins flatteur aux modes de M^{me} Larochelle*.

— On voit une nouvelle fantaisie très-ingénieuse appelé *sac chinois*, qui réunit l'élégance et l'originalité. Ces sacs ont de plus l'avantage d'offrir une grande sûreté contre les escamoteurs qui s'emparent si souvent de la bourse ou du mouchoir de la femme qui passe près d'eux. Nous pou-

* Rue Choiseul, n° 3.

vons donc recommander doublement cette nouvelle invention, due à M^{me} Laroche*, qui s'est déjà distinguée par de charmantes innovations dans ces petits accessoires de toilette.

LA ROCHE.

C'est un joli panorama que celui de la ville de Château-Thierry, quand vous arrivez de Soissons, et que, laissant le château à votre gauche, vous voyez se développer devant vous cette vaste vallée. Les ruines de ce palais féodal que vous apercevez en passant attestent la grandeur et la puissance du roi qui l'éleva et donna par cette construction son nom à la ville de Château-Thierry. Lorsque vous arrivez au bas de cette rue, vous vous trouvez sous de beaux tilleuls, et de chaque côté vous voyez se développer de longues avenues que borde la Marne, et à l'extrémité de l'une desquelles s'élève la statue du plus grand philosophe moderne, de l'inimitable La Fontaine. Quelques débris, dont l'architecture révèle l'antiquité, sont dispersés çà et là dans cette cité, qui du reste compte plus de souvenirs que de monumens historiques. Si, en sortant de la ville, vous côtoyez la rive droite de la Marne et que vous gravissiez le coteau, vous rencontrerez une roche fameuse dans les traditions, qui disent qu'elle a possédé jadis le don de la parole. C'est un but de promenade pour les habitans, et un sujet de curiosité pour les voyageurs.

Mais cette roche ne fut pas toujours le point de repos des jeunes enfans fatigués de leur course, ou du voyageur désireux d'admirer en paix les beaux sites de la contrée. Il fut un tems de vieille souvenance où le Gaulois, aux cheveux rouges

et crépus, n'eût point passé sans frémir devant ce lieu, tant était horrible la pensée attachée à son aspect sinistre. Les femmes pâlissaient, et les jeunes filles cachaient leur visage sous la serge, lorsqu'elles étaient forcées de traverser la route; et lorsque sur le soir elles se réunissaient sous le chêne sacré, quelque vieillard leur racontait par quel miracle inoui la roche répétait à tous ceux qui l'approchaient les actions les plus secrètes de leur vie.

Dans ces forêts épaisses qui nous entouraient, leur disait-il, il advint qu'un jour un jeune officier romain, emporté par son coursier et séparé des siens, fut exposé à mille morts, entraîné qu'il était à travers les haies, les torrens, les rochers, les ravins. Jeté contre les buissons, les arbres, il ne pouvait modérer la fongue de son cheval, qui, couvert d'écume, l'œil hagard et sanglant, les naseaux gonflés et ouverts, se précipitait avec une inexorable facilité vers des régions qui lui étaient étrangères. Il n'était nul moyen de l'arrêter et de l'abandonner; il fallait le suivre au péril où il vous emmenait, et il courait toujours, et il sautait, et il s'élançait, et il franchissait tous les obstacles, tant que, vers le soir de cette course surnaturelle, il s'abattit, et lança au loin sur le rocher le malheureux cavalier, qui, tout sanglant, meurtri et brisé, tomba sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouva la tête appuyée sur les genoux d'une jeune et belle fille, tandis qu'une autre jeune fille, non moins belle aussi, cherchait à étancher ses plaies, en exprimant de ses blanches mains le suc de plantes salutaires. Lorsqu'il vit à ses côtés ces deux femmes du Nord avec leur virginale beauté et leur longue chevelure, il comprit qu'il pourrait aimer ces régions sauvages où il venait d'être entraîné; il apprit à ses belles protectrices qu'il s'appelait Horace, et était attaché aux légions romaines, qui pour la première fois pénétraient dans les Gaules.

* Rue du Petit-Carreau, n° 3.

Et elles lui dirent qu'elles étaient les filles d'un prêtre de Teutatès, et pouvaient aspirer un jour à porter la faucille sacrée ; elles lui dirent qu'elles étaient des nobles filles, unies comme des sœurs destinées au culte des dieux ; mais bientôt leur cœur s'enflamma d'un semblable amour pour le jeune étranger, la même tendresse pour lui se peignit dans leurs regards, les mêmes paroles d'affection furent prononcées par leurs lèvres, et leurs mains, appelées à cueillir le gui du chêne, se pressèrent aux mains du guerrier, qui déjà oubliait qu'il fallait retourner à ses légions romaines. « Oh ! reste, lui disaient-elles toutes deux dans leur agreste langage ; reste, et pour te plaire j'abandonnerai mon père, je renierai mon Dieu, je ferai ma vie de ta vie, et jusqu'à la dernière fibre de mon être sera sacrifiée à te plaire. »

Elles parlaient ainsi toutes deux au beau Romain ; mais lui, reconnaissant envers toutes deux, ne put en aimer qu'une, et celle qui fut préférée devint pour sa sœur un objet d'affreuse jalousie, de haine et de désirs de vengeance. Enfant de la nature, vierge des forêts et femme passionnée, elle ne put supporter plus long-tems la vue d'un bonheur qui aurait pu lui appartenir, et, après avoir brisé cent fois son propre cœur en venant épier les joies de sa rivale, après s'être sentie cent fois mourir de douleur et d'ennui derrière cette roche sur laquelle venaient chaque soir les deux amans goûter toutes les ivresses de leur ardent amour, elle résolut d'interrompre le cours de leur bonheur, et lorsqu'à la fin d'une douce soirée elle vit arriver sa sœur la première au rendez-vous, elle la poignarda. Horace ne trouva plus qu'un cadavre qui attendait des amoureuses caresses.

Et lui aussi, fougueux et plein d'amour, fut saisi d'un horrible transport en tenant dans ses bras ce corps ensanglanté. Il le couvrit de baisers, il l'appela de mille noms chéris ; il le pressa contre son

cœur, et lorsque le jour parut, on le trouva pâle, tremblant, défiguré. On le nomma l'assassin, on l'enchaîna, on l'entraîna hors du rocher fatal. Il laissa tout dire, tout faire ; mais lorsqu'on agita la sentence de mort, la malheureuse que l'amour avait rendue si criminelle vint le trouver et lui offrit de briser ses chaînes, ne lui demandant en échange de sa vie et de sa liberté qu'un mot d'amour, un seul des mots qu'il avait dits à son heureuse rivale.

« Dis-moi un seul des noms que tu lui donnais, lui demandait-elle, dis-moi une seule fois que tu me trouves belle et que tu m'aimes comme elle. Un regard de tendresse, une douce pression de ta main, et tu vis, et tu es libre, et tes chaînes se brisent, et la nature s'ouvre pour toi plus riante et plus belle, et je te suis au bout de l'univers ; tu deviens mon Dieu et ma patrie, un seul mot d'amour pour ta vie tout entière !... »

Un sourire de dédain, une larme de regret furent la seule réponse du jeune Romain ; l'amour fratricide lui fit horreur. « A toi donc le crime et la mort, s'écria l'amante repoussée ; je te maudis et te déclare le meurtrier de ma sœur ! » Elle fut crue, et Horace fut précipité dans les flammes et périt sur les lieux mêmes du forfait.

Mais le remords ne tarda pas à s'emparer du cœur de la parjure. Son existence devint un supplice perpétuel ; des serpens empoisonnés rongèrent sans cesse son cœur ; ses traits devinrent pâles et hideux ; ses nuits furent livrées à mille fantômes vengeurs ; la vie lui devint horrible et insupportable. Une atroce folie s'empara d'elle ; elle se mit à creuser dans le rocher où elle avait tué sa sœur une tombe dans laquelle on la vit s'ensevelir et qui se combla devant elle. Depuis lors elle fut rayée du nombre des vivans. Mais son existence sembla se manifester long-tems encore par les sons qui s'échappaient du rocher et qui révélaient à tous

ceux qui s'en approchaient quels étaient leur destinée et leurs malheurs à venir.

Heureusement les temps sont changés et avec la révolution des empires, la nature a perdu beaucoup de sa prestigieuse puissance. Les gnomes ne s'agitent plus dans les airs, les monstres ailés ne viennent plus prédire le naufrage aux marins, et les pierres ont cessé de rendre des oracles; aussi, peut-on aujourd'hui, en toute sécurité, aller se reposer sur le rocher appelé *la Pierre-Bavarde*, et qui n'est plus qu'un point de vue sans danger pour les visiteurs de Château-Thierry.

Littérature.

Budig-Mur, marine du XIV^e siècle; par M. Ernest Ménard. — Cet ouvrage, plein d'intérêt et de vigueur, de style et d'action, fut inspiré à l'auteur par la vue d'une petite bourgade de la Bretagne, ignorée, perdue dans les grèves, et qu'il appartenait au jeune écrivain des romans historiques bretons d'exhumer de ses cendres.

Le Conquet ne fut pas toujours la pauvre habitation des pêcheurs qui en forment aujourd'hui la seule population. Vers l'an 1259, il pouvait encore montrer aux voyageurs des fortifications, des tours, quelques navires marchands. Ses habitations avaient leur commerce, leurs mœurs, leurs coutumes; mais il arriva que leur tranquillité fut un jour cruellement agitée par les excursions de *Creff-Jawn*, le pirate, qui vint leur apprendre ce qu'étaient les horreurs du viol, du pillage, de l'incendie. Personnage mystérieux, que la terreur populaire confondait avec Satan, *Creff-Jawn* exerce dans la contrée les

meurtres les plus horribles, et lorsque le brigandage lui a consolidé une immense fortune, il disparaît pour se laisser retrouver sous l'habit du prieur de la Commanderie de Nantes, et l'un des dignitaires de cet ordre célèbre dont les flammes mêmes ne purent révéler les mystiques secrets.

Échappé à la ruine du *Temple*, *Creff-Jawn* construit un superbe château, où il prend les manières et la vie d'un seigneur féodal. La noblesse des environs le respecte et vient porter à ses brillantes réunions ses antiques écussons. Un riche baron recherche la main de sa fille; tout est joie et prospérité pour l'ex-brigand jusqu'au moment où apparaît *Budig-Mur* pour lui enfoncer un poignard vengeur dans le cœur.

C'est que ce *Budig-Mur* doit venger la mort d'un sire Mériad de Kerjean, son père, qui fut assassiné par le pirate. La vengeance! voilà la vie, la pensée, l'espérance, la religion de *Budig-Mur*. Tant qu'elle soit assouvie, il n'est pour lui ni repos, ni bonheur. Les mânes sanglants de son père le dirigent de pays en pays, de rivage en rivage, à travers d'horribles catastrophes. Il suit avec fureur la piste du meurtrier qu'il doit faire périr; il irait le chercher au fond de l'Océan, au milieu des enfers. Un jour, cependant, tombe sur lui un regard de femme, qui amoëlit cette âme sauvage, ce caractère féroce; mais l'amour n'est bientôt plus qu'un sacrilège pour le fils qui doit venger son père. Il repousse les délices d'une douce passion, les enivrantes pensées d'amour, les séductions d'un voluptueux langage. Il continue, avec une nouvelle fureur, son pèlerinage de haine et de mort, et arrive auprès du vieux flibustier alors qu'il se livre à tous les enivremens de la fortune et des honneurs.

Le caractère de *Budig-Mur* est vigoureusement tracé, et M. Ménard nous fait reconnaître dans tout son ouvrage la trace d'études patientes et sévères qui ajoutent tout l'intérêt de l'histoire à celui des récits

* *Budig-Mur*, chez Moutardier, rue du Pont-de-Lodi.

aventureux, produits d'une vive et brillante imagination.

— *Anselme* est un ouvrage à succès que nous devons à un jeune auteur, M. Buissoni, qui prend sa place parmi nos écrivains les plus distingués. « *Anselme* est une étude d'hommes profondément fouillée, une anatomie du cœur non moins savante que triste, et nulle fibre n'échappe à l'investigation. Il y a un remarquable talent dans la peinture idéale de ces transmutations successives, à travers lesquelles passe un jeune homme né avec d'heureux penchans, un cœur aimant, une imagination capable d'enthousiasme, une soif inextinguible de savoir, un amour infini du beau; mais qui, trompé dans tous ses rêves, abimé dans les vagues incertitudes d'un esprit curieux, et succombant sous la faiblesse d'un caractère sans énergie, en vient peu à peu à mettre la vertu au rang des illusions, et se trouve à la fin de la métamorphose un être misérablement égoïste, désabusé de lui-même comme des autres, dont le cœur ne bat plus que pour d'odieux désirs, qui n'a plus que la fièvre du mal, et qui devient un infâme qui s'en désespère et qui ne peut plus être que cela. »

L'auteur de ce livre a vu la plaie qui ronge la société. *Anselme* n'est au fond qu'un symbole de cette maladie morale dont la société est la proie; c'est un type qu'il a voulu produire, une détraction morale qu'il a entrepris de personnifier. *Anselme* est le fantôme d'un siècle d'égoïsme, que l'absence de foi a réduit à n'avoir plus qu'une foi, celle de l'or.

Chasse de Chantilly.

Après avoir parlé de ce qui concernait la partie élégante et coquette qui animait la fête de Chantilly, nous ne croyons mieux faire que d'emprunter le compte rendu de la chasse à un témoin plus expert que nous en ces sortes de relations.

Chasse à courre dans la forêt de Chantilly.

Quoique le bal de la veille se fût prolongé fort tard dans la nuit, et que plus d'une jolie voyageuse eût vu, avant de s'endormir, les rayons rosés du soleil percer les rideaux mal joints de sa fenêtre d'auberge, le rendez-vous de chasse du 18, annoncé pour onze heures du matin, a été fidèlement et strictement observé. Les ducs d'Orléans et de Nemours arrivaient au *Carrefour de la Table* à l'heure dite, escortés des gens de leur maison, et suivis de toute la foule des amateurs, les uns à cheval, les autres en calèches ou en phaétons. A cette file nombreuse se joignaient les carrioles campagnardes, les tilburys des maîtres de poste et des propriétaires des environs. Puis venaient les gros bataillons des curieux à pied, armés de bâtons blancs et munis de jambes intrépides. Au milieu des habits rouges, des coureurs et des voiles verts des amazones, les piqueurs se promenaient la tête haute et la trompe à la main, et les valets de chiens retenaient à grand'peine leurs élèves aboyant et flairant l'herbe, impatients déjà de la curée promise.

Enfin le départ a été sonné, et la chasse s'est ouverte. Il était facile de prévoir que cette grande quantité de monde, et le peu d'ordre qui régnait parmi les cavaliers, dont beaucoup paraissaient peu familiarisés avec le courre, nuiraient au succès de la journée. Cinq cerfs avaient été *détournés* la veille, trois dans une enceinte, et deux dans une autre. Première faute qui n'a pas peu contribué à jeter de la confusion.

Un de ces cerfs a été lancé dans le bois dit du *Chêne Pouilleux*, près le pavé de Paris à Senlis, c'est-à-dire à une lieue et demie du départ. Les chiens, en trop petit nombre, ne formaient qu'un rassemblement incohérent de trois meutes différentes appartenant à divers propriétaires. Ils n'étaient pas en haleine et donnaient faiblement et rarement de la voix.

Le cerf a fait plusieurs *rendonnées* dans la forêt de Chantilly. Deux fois nous l'avons vu passer sur les hauteurs qui couronnent les étangs de Commelle, et deux fois il a rebroussé, effrayé par la trop grande quantité de chasseurs et par le bruit qu'ils faisaient. Il est retourné à l'endroit où on l'avait attaqué, s'est fait chasser dans le bois de la *Queue de Senlis*; puis il a voulu *débucher* à la *Butte aux Gendarmes* pour gagner Ermenonville. Là il a doublé ses voies, et s'est enfin laissé prendre au *Layon des trois Bornes*, au *débuché* d'Ermenonville. C'est au Layon des trois Bornes que l'on a fait la curée, après six heures de chasse.

Entre autres fautes, les chiens ont pris le change sur une biche, et l'on a eu beaucoup de peine à les ramener.

— Une circonstance nouvelle des dernières courses de chevaux, c'est que les dames elles-mêmes ont pris parti entre les concurrents, et ont fait de nombreux paris, consistant pour la plupart en bonbons, en fleurs naturelles ou artificielles, en rubans, etc. Dans le petit pavillon du milieu, où étaient placées les dames de la cour, tous les paris de ces dames se portaient avec empressement en faveur de *Crocodile*, qui courait sous le nom du comte de Cambis, lequel, comme on sait, est chef du service des écuries royales, et représente aux courses le duc d'Orléans, ainsi que le duc de Guiche y représentait le duc d'Angoulême. On cite surtout la jolie M^{me} B.... et M^{me} L.... qui, après avoir soutenu *Crocodile*, battu par *Morotto*, à lord Seymour, ont encore été malheureuses en pariant pour *Coroner*, appartenant à M. de Normandie, lequel a été distancé par *Anglesea*, au prince de la Moskowa.

TIVOLI.

Tivoli renaît, avec ses mille plaisirs fantastiques, ses illuminations de toutes couleurs scintillantes sous les dômes de

verdure, ses harmonies délicieuses animant ses bosquets sombres comme les grottes du mystère ou resplendissant de clarté comme les palais des fées. Tivoli, champêtre et mondain, Tivoli, calme, silencieux, ou étourdissant de fêtes, de plaisirs et de danses, Tivoli, toujours le rendez-vous d'une foule avide de joie ou de charmant repos, va demain recueillir une nouvelle illustration, en offrant au public une fête digne de ses succès et de sa haute renommée. Rien n'a été négligé pour donner à cette solennité l'éclat et la recherche qui appartiennent à l'élite de la société appelée à y concourir; et nous pensons ne pouvoir mieux justifier l'entraînement qui attire déjà vers cette brillante soirée, qu'en donnant un extrait du programme de cette fête européenne.

A partir de deux heures, il sera tiré, toutes les demi-heures, des salves qui annonceront la fête. A six heures précises, l'ouverture des bureaux. Dispositions et préparatifs de l'ascension aérostatique. Musique militaire. A huit heures précises, ascension en ballon monté par M. Margat, aéronaute. A six heures et demie, danse à grand orchestre sous la direction de M. Musard. A huit heures et demie, grand concert composé de soixante-dix musiciens, exécuté par tous les artistes composant l'orchestre des concerts des Champs-Élysées d'été et de l'hôtel Lafitte; les solos de piston seront exécutés par M. Forestier; de hautbois, par M. Veroust; de cor, par M. Pierret; de flûte, par MM. Carrière et Alkan; de clarinette, par M. Roda, et de flageolet, par M. Laurent. L'orchestre du concert sera conduit par M. Mhor fils. Illumination générale du jardin en verres de couleur, par M. Chabrier aîné. A neuf heures, les chanteurs styriens. Voltige et tours de force par Roberto-Diavolo. Parades et scènes comiques, par M. Dauvergne. Marionnettes et fantoccini. A dix heures très-précises, grand feu d'artifice par M. Claude Ruggieri, terminé par un très-beau bou-

quet, et l'illumination du jardin par des flammes de différentes couleurs.

Théâtres.

L'opéra de MM. Scribe et Auber, imité de *l'If* de M. Maurice Saint-Agnet, comme le vaudeville du Palais-Royal, portera pour titre *la Croix d'Or*; on presse beaucoup à l'Académie royale de Musique les répétitions de cette pièce: les morceaux de musique sont composés et donnés à l'étude à mesure qu'ils sortent des mains de M. Auber. Peu d'ouvrages auront été montés avec autant de célérité.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Les Deux Mahométans*. Deux mahométans, deux chrétiennes et deux chrétiens sont les personnages accessoires de cette pièce où le Vésuve joue le principal rôle.

Au reste, cette petite pièce renferme beaucoup de traits spirituels, beaucoup de mots heureux. Le dialogue en est naturel et franc. Il est à regretter que l'auteur ait risqué cette dépense sur un sujet impossible à la scène, telle que l'ont faite la comédie et le drame de ces vingt-cinq dernières années. Quelques sifflets ont terminé la séance, et l'auteur a gardé l'anonyme.

VAUDEVILLE. — *Cornaro, ou le Tyran pas doux*, traduction française, en quatre actes et en vers, d'*Angelo*.

Depuis quelques années, nos faiseurs de parodies ne font que travestir les pièces dont ils veulent entreprendre la critique.

Leur *Tyran pas doux* reproduit avec infiniment d'esprit, dans un cadre tout à la fois extravagant et rationnel, les prin-

cipaux défauts du nouvel ouvrage de M. Victor Hugo. Une foule de vers plaisans, dont le public a parfaitement saisi le sens, ont été vivement et justement applaudis. La manière originale dont les personnages entrent et sortent, la clef, le poison, les chandelles et tous les ressorts mélodramatiques employés par l'auteur d'*Angelo* sont parodiés avec beaucoup de talent dans ces quatre actes, dont le premier et le dernier surtout ont excité une hilarité constante.

AMBIGU-COMIQUE. — Encore un succès pour le théâtre, qui attirèrent la foule *le Juif errant*, *Glenarvon*, et tant d'autres drames illustres par leurs atrocités et leur mise en scène. *Jeanne de Flandre* vient de faire trembler la salle de l'Ambigu sous les tonnerres d'applaudissemens qui saluèrent le nom de son auteur. La comtesse de Flandre est adultère, parricide, et le crime est devenu toute sa vie; mais ses infamies et ses cruautés amentent tous ses voisins: c'est alors qu'elle va épouser son amant, l'aventurier Mauléon, seule ressource qui lui restât pour la protéger. Au moment de consommer son mariage, un pèlerin demande à parler à la comtesse; ce pèlerin, c'est Baudoin de Flandre, le père de Jeanne, l'infortuné empereur de Constantinople, banni et errant dans toute l'Europe. La fille dénaturée renie son père, le fait chasser de son château; elle renie son père à la face du roi de France, à la face du Christ, et à tous ses crimes ajoute le parjure. Le dénouement de ce drame est la mort de Jeanne, qui succombe sous le poignard de son amant qu'elle a voulu faire assassiner.

A ce Numéro est jointe la planche 1161.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

25. Mai 1835

N^o 261.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de Riz. M^{me} Larochole rue Choiseul. 3.

Robe en Moussoline imprimée à la Caravane rue Richelieu. 32.

Solérine drapée façon M^{lle} Leroy Nièce et C^{ie} rue du Marché S^t Honoré. 4.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34. Rathbone. Place London.